

ANNUAIRE
DE
L'AFRIQUE DU NORD

XXXVI

1997

CNRS ÉDITIONS
15, rue Malebranche, 75005 Paris

Avec le soutien du FAS
(Fonds d'action sociale pour les travailleurs immigrés et leurs familles)

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 1999
ISBN 2-271-05585-7 — ISSN 0242-7540

ANNUAIRE DE L'AFRIQUE DU NORD

PUBLIÉ PAR
L'INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES
SUR LE MONDE ARABE ET MUSULMAN
(IREMAM)

Maison de la Méditerranée
3-5, avenue Pasteur, 13617 Aix-en-Provence cedex 1

Directeur de la publication : Christian Robin

Rédacteurs en chef : Hélène Claudot-Hawad et Jean-Noël Ferrié

Assistés de : Simone Nassé

Équipe technique : Odile Archent, Solange Magnan

Collaborations scientifiques et documentaires :

Dahbia Abrous, Zineb Ali-Benali, Yahia Bakelli, Slaheddine Bariki, Kacem Basfao, Mohamed Benhlal, Brahim Benyoucef, Hervé Bleuchot, Lazhar Bouony, Jean-Philippe Bras, Claude Brenier-Estrine, Hayète Chérigui, Pierre-Alain Claisse, Hélène Claudot-Hawad, Ursel Clausen, Viviane Fuglestad, Marceau Gast, Laurent Guiter, Maryse Hedibel, Jean-Robert Henry, Catherine Hincker, Salam Kawakibi, Françoise Lorcerie, Mireille Loubet, Ahmed Mahiou, Lucienne Martini, Gilbert Meunier, Taoufik Monastiri, Belkacem Mostefaoui, Simone Nassé, Maud Nicolas, Moncef Ouannes, Settar Ouatmani, Mireille Paris, Guy Pervillé, Daniel Rivet, Vanessa Rousseaux, Jean-Claude Santucci, Pierre Settembirini, Noureddine Sraieb, Zahra Touache-Rawas, Edouard Van Buu, Mariella Villasante-de Beauvais.

Correspondance :

Rédaction : IREMAM, 3-5, avenue Pasteur, 13617 Aix-en-Provence cedex 1.
Téléphone : 04-42-23-85-26 ou 27. Télécopie : 04-42-23-85-01.
Messagerie électronique : annuaire.iremam@mmsh.univ-aix.fr

Abonnements et ventes : CNRS ÉDITIONS, 15, rue Malebranche, F-75005 Paris
Téléphone : 01-53-10-27-00. Télécopie : 01-53-10-27-27.
Messagerie électronique : cnrseditions@cnrseditions.fr

LITTÉRATURE

Kacem BASFAO, Rosalia BIVONA, Guy DUGAS,
Mustapha El ALAOUÏ, Jean FONTAINE, Francis GOUIN,
Jean-Robert HENRY (coord.), Lucienne MARTINI*

Pour la quatrième année consécutive, un réseau de chercheurs a pris en charge la réalisation de cette rubrique. Au Maghreb, Kacem Basfao a analysé systématiquement la production littéraire en langues européennes du Maroc ou relative au Maroc. Francis Gouin et Mustapha El Alaoui ont fait de même pour la littérature marocaine de langue arabe, et Jean Fontaine pour la littérature tunisienne de langue arabe. Faute de ressources documentaires suffisantes, et de collaborateur disponible, nous n'avons pas présenté ici les références fragmentaires dont nous disposons sur la littérature de langue arabe d'Algérie.

Lucienne Martini et Jean-Robert Henry à Aix, Rosalia Bivona à Palerme, Guy Dugas à Montpellier ont traité ensemble les autres champs de cette bibliographie, c'est-à-dire la littérature de langue française concernant l'Algérie, la Tunisie et le Maghreb en général. Cette production, dont la vigueur n'est plus à démontrer, organise, notamment à propos de l'Algérie, un espace de création et de consommation littéraires de plus en plus perméable entre les deux rives de la Méditerranée. De mêmes thèmes, de mêmes ressorts littéraires, de mêmes genres (comme le polar politique) font sens de part et d'autre ; des livres écrits en Algérie, mais publiés en France, sont diffusés et lus en Algérie, profitant de l'effervescence culturelle qui renaît dans ce pays, notamment dans l'appropriation de sa dimension francophone. Tout en manifestant un ancrage fortement maghrébin, cette francophonie d'outre-Méditerranée favorise un partage d'imaginaire avec le monde extérieur d'un autre type que celui offert par la littérature de langue arabe dont les thèmes sociaux, comme l'exil, la condition féminine, ou la violence, résonnent cependant – nous l'avons souligné les années précédentes – avec ceux de la littérature maghrébine de langue française. Cette double ouverture est, bien sûr, une caractéristique ancienne du paysage culturel maghrébin, accentuée aujourd'hui par la logique des paraboles. Ce qui est plus nouveau, qui transparait bien à travers la littérature, est la relative stabilisation et naturalisation d'un phénomène que la notion de bilinguisme traduit trop faiblement. Dans la gestion littéraire du rapport à l'histoire, on notera également l'incorporation, de plus en plus fréquente, du fait « pieds-noirs » dans des œuvres d'écrivains algériens (A. Djébar, L. Sebbar, H. Tengour).

La présente bibliographie s'ouvre sur les productions en langues européennes (c'est-à-dire essentiellement en français). Pour la commodité de la lecture, nous avons laissé en tête de la rubrique sur la littérature tunisienne de

* Respectivement : professeur à l'Université de Casablanca ; professeur de lettres à Palerme ; professeur à l'Université de Montpellier ; chercheur à Casablanca ; chercheur à l'IBLA, Tunis ; responsable de centre culturel à Casablanca ; directeur de recherche à l'IREMAM ; chercheur associée à l'IREMAM.

langue arabe les analyses correspondantes. Par ailleurs, nous livrons en annexe un essai d'inventaire, par G. Dugas, d'un lustre de « littérature judéo-maghrébine ». C'est une autre approche, intéressante, parce que transversale et discutable, des résonances maghrébines en littérature.

Jean-Robert HENRY

Analyses

Études en langues européennes

- CLERC Jeanne-Marie – **Assia Djébar. Ecrire, Transgresser, Résister**, coll. Classiques pour demain, Paris, L'Harmattan, 1997.

Analyse de l'œuvre littéraire et cinématographique, l'ouvrage retrace, par là même, l'itinéraire intellectuel d'une « femme singulière », dont l'écriture est quête et conquête incessantes, celles d'une « identité mosaïque », celles d'une parole rendue aux femmes, celles d'une Histoire. La contradiction est au cœur de cette parole, de cette écriture où tout dit l'affrontement, des sexes, des cultures, des langues – dichotomie écartelante –. D'abord écrivain, c'est à partir de l'expérience cinématographique qu'A. Djébar reviendra à l'écriture, après un silence. Pour elle, « *L'artiste n'est pas celui qui montre, parle, explique, mais celui qui rend perceptible ce qui est au-delà de l'évidence sensible et de l'explication, et qui forme la trame inexprimée de nos existences profondes* » (p. 33).

Quelle qu'en soit la forme, cette expression, fortement autobiographique, parcourt entre deux cultures, est « *réflexion sur la condition des femmes, entrelacée au rythme de l'Histoire et sur la spécificité de leur parole* » (p. 17). Car en se cherchant, en se disant, c'est toutes les femmes qu'elle exprimera. « *Les femmes au Maghreb, en écrivant, « demandent à voir » et toute littérature ne peut, pour moi, s'inscrire que dans cette recherche de sa propre lumière* » (p. 158).

L'écriture du manque devient progressivement dévoilement d'un passé collectif, dans une dialectique de l'Histoire personnelle et de l'Histoire collective qui entrelace les thèmes de l'amour et de la guerre au sein d'une réflexion constante sur l'écriture. « *L'exil imposé par le destin personnel, la double acculturation, puis l'impossible retour au pays natal déchiré se sont transmués en vocation d'écrivain assumant volontairement l'enracinement impossible qui se traduit dans l'écriture* » (p. 33).

Le film, en utilisant « l'image-son », évite le problème qui est au cœur de l'écriture, celui de la langue, le français, les mots de l'Autre. « *Il n'est pas d'expression positive de soi hors de la langue de l'Autre, saturée de l'Histoire douloureuse des siens, mais aussi d'une autre tradition tout à la fois ressentie, selon les cas, comme aliénante ou libératrice* » (p. 79). La caméra fournit l'accès au regard qui devient thème central dans l'œuvre de la première femme cinéaste algérienne, ce regard dont sont privées les femmes voilées, les femmes cloîtrées, « *regard interdit, son coupé* » (titre de la postface au recueil de nouvelles *Femmes d'Alger dans leur appartement*) « *Cette possibilité de dévoration que fournit la caméra répond à l'aspiration originelle à « boire » le monde* » (p. 44).

Œuvres en langue française

- BEN JELLOUN Tahar – **La nuit de l'erreux. Roman.** Paris, Seuil, 1997, 316 p. (une édition spéciale, à prix modéré, avec une photo de couverture différente, a été mise sur le marché marocain simultanément par le Seuil).

Zina, l'héroïne du roman, naît sous des auspices funestes. Estampillée par la mort, elle sera sa vie durant, malgré l'attraction qu'elle exerce sur tous les hommes qui l'approchent, en marge de la société parce qu'elle est réputée porter malheur. Violée par quatre hommes, elle se vengera en s'adonnant à la séduction et à la destruction de ses amants agresseurs en retournant contre eux leurs faiblesses, leurs délires, leurs désirs et leurs fantasmes sexuels. De Fès à Tanger et à Chaouen, les situations se suivent pour dire la cruauté des relations homme-femme, la sensualité, la révolte et l'espérance, l'amour de la liberté et la souffrance. Narrateur et conteurs racontent le réel et l'inventent. Deux traditions narratives se donnent ici la main, pour dire le trouble de la charnière entre deux visions du monde, deux époques, deux sexes, et se mêlent pour inventer un espace scriptural sans détermination radicale et une discontinuité qui donne corps à une prolifération et à une musique propres à bien des écrits de Ben Jelloun, et à cet ouvrage en particulier dont l'atmosphère rappelle *Les Mille et Une Nuits*.

Kacem BASFAO

- BOUDJEDRA Rachid – **La vie à l'endroit.** Roman. Paris, Grasset, 1997, 219 p.

Trois moments, trois villes, trois pôles, de la vie de Rac; Flo le retrouve, elle l'aime, mais l'obsession de la mort, des morts, ne le quitte pas. – Alger, 26 mai 1995 : Rac, à sa fenêtre, regarde Alger en liesse pour la finale de la coupe de foot d'Algérie. Yamaha, le nain mascotte et somptueux, mène la fête. Il sera assassiné. Lui, Rac, doit se planquer, se déguiser « *ainsi son identité et sa personnalité se dissolvaient* ». – Constantine, 26 juin 1995 : Rac marche à travers la ville. Il a maintenant un destin grâce au réseau, mais il est « *déchiré entre son envie de guerre et son envie de paix. Son envie de haine et son envie de compassion* » (p. 107). – Bône : 26 juillet 1995 : flash-back imagé du passé, angoisse du présent. « *Un roman qui raconte trois mois de la vie d'une femme et d'un homme entre la peur et le courage ordinaire* ».

Lucienne MARTINI

- BOURAOUI Hédi – **Retour à Thyra** – Tunis, L'Or du Temps, 1997, 225 p.

La littérature est-elle à la fois thérapie du présent et archéologie du passé? La réponse est affirmative quand on est devant des perspectives et des récupérations nouvelles, et face à une spécificité de l'écriture qui jaillit tout à la fois des ruines romaines, du dialecte tunisien, de la langue française.

Dans ce roman Zituna incarne la lutte pour la reconnaissance des racines les plus lointaines et inaccessibles qui se perdent dans l'espace, le temps et le mythe. La volonté de faire resurgir l'ancienne Thyra, de concert avec une spatialité où convergent Sfax et Taparura façonne des personnages lucides et désenchantés qui disent la Tunisie dans ses fibres les plus profondes. Pourtant, ce roman ne dit pas seulement la Tunisie mais il réécrit, utilisant un langage propre, la Méditerranée avec tous les pouvoirs de l'image et de la fable. Cette architecture révèle d'autres dialogismes fondamentaux : la confrontation de la littérature occidentale avec la littérature typiquement arabe, ou celle du roman

policier avec la tradition orale. L'inexplicable assassinat de Kateb, le viol de Zitouna, la cartographie de Thyna se dédoublent en une interrogation décisive sur le sens des différents modes de symbolisation, ainsi, tout le long du roman, on assiste à une multiplication et une complexification de voix s'entrecroisant en de longues digressions qui replient la parole sur elle-même en la divisant. Ce roman où confluent inévitablement des genres différents, s'appuie avant tout sur un énorme *flashback*, c'est là seulement qu'il sera possible de trouver la clé de l'assassinat de Kateb. Ce mécanisme permet à Hédi Bouraoui un jeu où le mythe, le fantastique, le merveilleux, le quotidien, le politique se cèdent réciproquement la place en tissant une modernité textuelle qui fait de *Retour à Thyna* un des romans les plus représentatifs de la littérature maghrébine d'expression française.

Rosalie BIVONA

• CRESPO CORTES Gérard – **Un enfant là-bas dans la guerre, ici dans l'indifférence**. Helette (64), Jean Curutchet/Ed., Harriet, 1997, 125 p.

L'horreur des événements d'Algérie vécue de l'intérieur par un petit « Pieds-noirs » de douze ans. D'abord « là-bas », l'enfant connaît la souffrance, à travers les épreuves dans lesquelles il voit ses parents se débattre. Déchirement, incompréhension, révolte devant les violences aveugles de tous bords. La guerre est horrible, mais que dire de ce qui l'attend « ici » ? Aux difficultés matérielles vont s'ajouter l'indifférence, le manque de chaleur et de compréhension. L'enfant, devenu historien, porte, aujourd'hui, un regard lucide sur ce passé. Une manière de montrer la guerre d'Algérie dans sa réalité quotidienne, loin des idéologies et des passions partisans.

Lucienne MARTINI

• DJEBAR Assia – **Oran, langue morte**. Arles, Actes Sud, 1997, 382 p.

Est-ce le passage de la vie dans l'œuvre qui confère à celle-ci sa littérarité ? Presque jamais, mais ici nous pensons que oui, bien que le roman, la nouvelle, le conte, soient insuffisants et inaptes à décrire ce qui ensanglante l'Algérie depuis des années. Ce n'est pas une raison pour se taire ; au contraire, le sang brunâtre des morgues a lui aussi droit de cité sur le papier imprimé. C'est ce que fait Assia Djébar en ouvrant l'espace littéraire à l'abomination du fanatisme, de la violence, en montrant les plaies purulentes.

Ce témoignage exprime très bien les passés, les présents et peut-être aussi les futurs d'une barbarie idéologique, tout en maintenant une écriture émouvante et terrible, qui tisse un dialogue entre la main qui écrit et les yeux qui lisent, qui ne sont pas seulement ceux du « lecteur absolu – c'est-à-dire celui qui, par sa lecture de silence et de solidarité, permet que l'écriture de la pourchasse ou du meurtre libère au moins son ombre qui palperait jusqu'à l'horizon... » (p. 378). Il y a aussi Olivia, l'amie sarde à qui Assia Djébar raconte son enfance algérienne, la mort de ses parents, l'amour de sa tante ; Nawal, cette figure de sœur jumelle semi-clandestine, prête à surgir pour écouter une confidence ; ou bien Atyka, personnage des Mille et une nuits et, *en abyme*, professeur de français dans un lycée d'Alger qui donne un cours sur les Mille et une nuits. Elle se meut entre le Bagdad de Haroun el Rachid et l'Alger de 1994, mais dans les deux cas elle est massacrée : son corps, dépecé, sera enroulé dans un drap de lin blanc, posé ensuite dans deux corbeilles, et celles-ci clouées dans une caisse en bois. Le lecteur ne sait pas si le récit recommence avec la découverte de cette caisse sur le fond du Tigre par un pêcheur d'une époque lointaine. D'autres figures encore, sont créées pour permettre à la parole et à l'écriture de jaillir.